

Voyage au pays de Tadoussac

Gilles Boileau

Volume 10, numéro 2, 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/11268ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La Fédération des sociétés d'histoire du Québec

ISSN

1201-4710 (imprimé)

1923-2101 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Boileau, G. (2004). Voyage au pays de Tadoussac. *Histoire Québec*, 10(2), 30–33.

Voyage au pays de Tadoussac

Dossier dressé par GILLES BOILEAU, géographe

Tadoussac est le plus ancien des établissements permanents canadiens. Il a plus de 400 ans. Jacques Cartier, Samuel de Champlain, les Jésuites et bien d'autres en ont parlé. Villégiateurs, touristes et voyageurs de tous genres ont vite découvert et fréquenté ce village au site exceptionnel. Parce que Tadoussac devient de plus en plus l'un des lieux de tourisme et de mémoire les plus fréquentés du Québec, nous avons jugé utile de présenter justement l'un des premiers récits à saveur «touristique» consacré à ce site patrimonial. De tous ces récits, nous avons retenu, entre autres, le VOYAGE AU PAYS DE TADOUSSAC, que nous a offert le notaire J.-Edmond Roy en 1889. On doit aussi à ce notaire lévisien (1858-1913) une remarquable Histoire du notariat au Canada depuis la fondation de la colonie jusqu'à nos jours (1899-1902, 4 vol.). On prêterait une attention toute particulière à la description enthousiaste que fait l'auteur de la baie de Tadoussac. C'était 115 ans avant que cette baie bénie des dieux rejoigne le prestigieux Club des plus belles baies du Monde, avec la baie du Mont-Saint-Michel, la baie d'Along (Vietnam), la baie de San Francisco, la baie de Rio, le golfe du Morbihan et bien d'autres encore. Ce n'était pas encore l'époque des douteuses expéditions aux baleines que nous connaissons aujourd'hui mais l'auteur raconte, dans les dernières pages de son récit, la chasse aux loups-marins telle qu'elle était pratiquée en ces temps. C'est à l'abbé Joseph Lemieux, curé de Tadoussac, qui lui avait ouvert les portes de son presbytère le temps d'un court séjour, que l'auteur a dédié son travail. C'est dans «la douce quiétude de cette maisonnette» que l'idée de cet ouvrage a germé...

Il était bien onze heures du soir lorsque le bateau, longtemps retardé par la brume dans les passes du Saguenay, aborda enfin au quai de Tadoussac.

Une lampe à pétrole fumeuse projetait sa lumière blafarde sur la baie déserte. Notre arrivée réveilla les échos de cette solitude. Les commandements saccadés du capitaine qui ordonnait de raidir les amarres, les ronflements sonores de la machine, les roulements criards des trucks sortant les malles des entrepôts, tout cela faisait un tapage infernal dans la nuit noire. Des voix stridentes dominèrent tout-à-coup ces mille clameurs du débarquement; nous les entendions à droite, à gauche, au-dessus et au-dessous. Tantôt, elles semblaient sortir des flancs du navire, tantôt elles se balançaient à la crête des vagues, dans l'ombre des sapins nains, sur les galets du rivage. Le promeneur nocturne, qui trouble

du bout de sa canne la mare fangeuse où dorment les dernières grenouilles féodales, ne crée pas de gammes plus déplorablement déchirantes que celles que psal-

modiaient ce soir-là les cochers du port de Tadoussac. Car, c'étaient eux, les misérables, qui, secouant la torpeur des voyageurs, répétaient dans la nuit noire: Tadoussac Hotel! Tadoussac Hotel!

Un grand hôtel fort populaire

Nous étions à peine montés dans le coche de l'hôtel que déjà nous passions, au grand galop des chevaux lancés dans une course furibonde, sur un pont aux airs tremblotants. Et pendant que les vieilles matrones jetaient des cris pleins d'angoisse, le Jehu tonitruant nous lança cette apostrophe: «*It is very black to night. Il you see where you are, you be frightful*». Décidément ce cocher de bonne maison, portant si crânement sa casaque verdâtre, était un naturel de l'endroit. Nous le fîmes causer. La place était bien tranquille, nous dit-il à demi-mot. Il n'était presque pas venu d'étrangers de l'été, et les affaires ne marchaient guère. Pourtant on s'était mis bien en frais. L'hôtel avait été réparé à neuf. Les serveurs étaient de premier choix.

C'est tout au plus si quarante pensionnaires logeaient au grand hôtel qui pouvait en contenir commodément trois cents. Et encore, ce n'étaient que des femmes de passage dont les maris étaient allés faire la pêche dans le haut Saguenay. Il nous signalait une pauvre millionnaire qu'on conduisait sur la plage, au haut soleil du midi, dans une petite voiture à bras. Tout cela était bien malheureux, mais pour nous qui cherchions la tranquillité, cela



L'hôtel Tadoussac. (BNQ)

nous allait supérieurement: nous pourrions jouir de quarante-huit heures de vrai repos.

*Nous étions parvenus sur un coin
de la falaise,
Véritable balcon d'où l'on pouvait à l'aise
Contempler dans sa fière et rude majesté
Du morne Tadoussac l'horizon tourmenté.
Du haut de ce plateau, dans cette nuit
tombante,
L'ombre était solennelle et la scène
absorbante.
Ici, le Saint-Laurent qu'on entend
bourdonner
Vaguement, et qui laisse à peine deviner
Ses lointains vaporeux noyés dans
les ténèbres.
Là, le Saguenay noir, avec ses pics célèbres
Qui, jetant des flots d'ombre opaque aux
alentours,
Semblent comme un amas de fabuleuses
tours
Pleines de je ne sais quel farouche
mystère,
Dressé là pour garder la ténébreuse artère.
À nos pieds le bateau bondé de voyageurs,
Dont les fanaux, hissant leurs sanglantes
rougeurs,
Ainsi que des reflets de brûlante oriflamme,
Dans la pénombre, au loin, font brasiller
la lame.
Et puis, par-dessus tout, un beau ciel étoilé
Faisant, cintre d'azur de points d'or
constellé,
Comme un dôme féerique à ce sombre
estuaire...*

C'est ainsi qu'avait chanté le barde canadien, un soir que la lune le surprit là, plongé dans ses rêves... «Seul, et prêtant l'oreille à la chanson des grèves...»

Mais, n'est pas poète qui veut, et, voyageur attardé, nous jugeâmes qu'il valait mieux attendre l'aurore pour faire la cour à la beauté de Tadoussac endormi.

Pour nous servir d'une pittoresque expression du classique Fénelon, Tadoussac a «un horizon fait à souhait pour le plaisir des yeux». Blotti dans une échancre au flanc rude des Laurentides, il est comme un nid de verdure qu'enlacent des mornes



Joseph-Edmond Roy (1858-1913) Voyage au pays de Tadoussac. BNQ

stériles et désolés. Le plateau qui lui sert de piédestal est ainsi taillé que, d'un côté les eaux du grand fleuve y battent incessamment sur une grève rocailleuse, et, que de l'autre, le flot noir du Saguenay vient mourir au fond d'une baie tapissée d'un sable si fin et si moelleux qu'il n'y a pas de plage qui lui soit comparable. L'ovale que forme cette baie est si régulier que l'on se prend à croire que quelque mystérieux artiste le traça un jour pour faire contraste aux pics qui l'environnent que l'on dirait coupés à grands coups de hache.

Nous sommes à trois cents milles de la mer, et il faudrait encore quarante lieues pour atteindre Québec. Le fleuve conserve ici une largeur de vingt-quatre milles, et par-delà ses flots bleus, dans les temps clairs, l'oeil saisit la ligne des montagnes du sud, les toits de Cacouna et de la Rivière-du-Loup qui scintillent dans la chaude lumière.

Comme de grands navires à l'ancre, on aperçoit au large le rocher de l'île Rouge, fertile en naufragés, et les terres plates de l'île aux Lièvres. Par les jours de mirage, il semble qu'elles sortent des eaux et demeurent suspendues dans l'air, pareilles à des ex-voto fantômes.

Sur la droite, la vue plonge dans les gorges du Saguenay, estuaire étrange, abîme creusé entre deux chaînes de montagnes pelées où croissent les bouleaux et

les sapins rachitiques, si sauvage qu'un écrivain américain l'a appelé la «rivière de la mort» et qu'un autre, moins triste mais plus classique, l'a comparé au Styx et à l'Archéron.

Un fleuve beau comme la Seine

Ce fleuve est aussi beau que la Seine, aussi rapide que le Rhône et plus profond en plusieurs endroits que la mer, écrivait un ancien missionnaire jésuite. On dit que son torrent impétueux, quand la mer est basse, fait sentir sensiblement son influence dans le Saint-Laurent à plusieurs milles et qu'il est assez fort pour changer la direction des navires (selon Bouchette). Jacques Cartier, avant que de s'aventurer à le franchir, avait attendu toute une nuit, ancré à l'abri de l'île aux Lièvres.

«Ayant le vent bon à demi-flot couru», écrivait Champlain, «à cause des marées du Saguenay qui portent hors, levez l'ancre et mettez à la voile, doublez la pointe aux Vaches, avec la sonde à la main; tenez toujours deux ou trois chaloupes prêtes afin de pouvoir, ayant doublé la pointe aux Vaches, se faire tirer en dehors des courants du Saguenay, s'il faisait calme, et ainsi entrer au dit port...»

«Étant dans le port, portez une bonne ancre à terre, enfoncez l'oreille dans le sable le plus que vous pourrez, mettez un bois par le travers de l'oreille et ayez des pieux que vous enfoncerez dans le sable le plus avant possible pour empêcher le vaisseau de chasser sur son ancre. Les vents de terre sont à craindre. Ils viennent du Saguenay, par bourrasques qui durent peu, mais ils sont violents et impétueux.»

Longtemps, longtemps, la fable fit de ce fleuve un monstre qui dévorait les marins assez audacieux pour s'y aventurer. On le disait tourmenté par des remous et des tourbillons dangereux, incessamment battu par des tempêtes ou des ouragans violents. Des barques de pêcheurs, empoignées par des trombes gigantesques, avaient été impitoyablement broyées sur ses rives inhospitalières, coupées à pic, sans abri, sans havre. Les compagnies de commerce, intéressées à conserver le monopole de ce territoire immense, avaient contribué à entretenir ces légendes.

Depuis bientôt soixante ans on est bien revenu de ces frayeurs. Ce fleuve mystérieux a été dompté. Il ne reste plus d'inconnu que ses profondeurs incommensurables. À certains endroits, la sonde plongée à 330 brasses n'a pu mordre le fond.

C'est sur sa rive gauche que s'ouvre la baie de Tadoussac. Les anciens écrivains ont répété tour à tour que c'était un bon port où vingt-cinq vaisseaux de guerre pouvaient se tenir à l'abri de tous les vents. Cette capacité a été grandement exagérée. C'est tout au plus si cinq ou six vaisseaux de moyenne taille y pourraient mouiller. Nous n'y avons vu que des goélettes de caboteurs. Quand le jour tombe ou que la brise du large souffle trop fort, ils viennent s'y réfugier ou faire approvisionnement d'eau fraîche. D'autres vont jeter l'ancre dans l'Anse à l'eau, petite crique fort saine qu'une péninsule étroite sépare de la baie proprement dite. C'est dans cette anse qu'aborde le bateau qui porte les touristes. Le gouvernement y a jeté une cale qu'il entretient avec beaucoup de sollicitude, surtout à l'approche des élections.

Ces deux havres sont admirablement protégés contre la tempête par les mamelons élevés qui les ceignent du côté du nord. Les vents à redouter viennent du fleuve, mais quand la longue batture aux Alouettes qui termine la rive du Saguenay est découverte par la mer, elle forme une digue puissante.

Rien ne saurait peindre la tranquillité sereine de Tadoussac. Ce hameau n'est fréquenté que par les vrais amateurs, et celui qui cherche la douce flânerie n'a pas à y craindre la promiscuité des nomades qui abondent dans les stations balnéaires en vogue. La falaise est ainsi taillée qu'on peut s'y faire un nid à l'abri de tous les importuns, et, quelque part que vous soyez, vous avez toujours sous les yeux un spectacle ravissant. La mer vient battre à vos pieds, la plage est belle et les baigneurs y trouvent une onde pure et jamais perfide.

Au touriste sérieux que l'amour de l'inconnu tourmente, au pâle antiquaire qui cherche sans cesse à reconstruire les civilisations anciennes et vont fouiller les ruines partout où il vient planter sa tente de nomade, Tadoussac donnera plus d'un attrait.

C'est sur ce coin de terre que fut jeté le premier établissement français de la terre du Canada. De là rayonna pendant plus d'un siècle sur le royaume du Saguenay et le Nord mystérieux, l'oeuvre civilisatrice des missionnaires jésuites. Les eaux de cette baie pittoresque ont vu tour à tour les nefes aventureuses de Cartier, le découvreur, les barques légères des flibustiers basques et bretons, les vaisseaux de Chauvin, Pontgravé et Champlain. C'était le premier port où les colons de France faisaient escale avant d'aborder au rocher de Québec. De là sont partis Druillettes, Dablon, Albanel pour atteindre les rives lointaines du lac des Mistassins et de la mer d'Hudson.

Ainsi se termine l'emprunt que nous avons fait au récit du notaire Joseph-Edmond Roy.

Un lieu de tourisme et de pêche

Les 300 000 visiteurs annuels (dit-on) qui sont en train de faire de Tadoussac un des hauts lieux du tourisme canadien connaissent tous, au moins de visu, le légendaire hôtel à toit rouge et l'ancienne chapelle érigée par les Jésuites. Ces deux légendaires monuments sont devenus des repères incontournables dans le paysage. C'est en 1866 qu'a été construit le Tadoussac Hotel and Sea Bathing Co.

Lors du passage du notaire Roy à Tadoussac, 590 hommes, femmes et enfants habitaient la paroisse. On comptait

même 25 agriculteurs. Il les définit comme des « colons patients et tenaces qui ont essayé de faire fructifier le sol sablonneux et aride ». Ils travaillaient, peinaient et suaient pour récolter quelques minots de blé, de seigle, d'orge, d'avoine et de pois, sans parler, bien sûr, de deux cultures essentielles: le foin et les pommes de terre.

Avant les superbes cétacés exhibitionnistes qui attirent aujourd'hui tant de touristes et de voyageurs, il y avait, à la fin du XIX^e siècle, au large de Tadoussac, une chasse aux loups-marins.

Négligeant les quelques bêtes paresseuses qui se doraient la couenne sur les premières battures, une vingtaine de pêcheurs de Tadoussac – issus d'une longue tradition – enfourchaient leurs canots et se dirigeaient au milieu des grands courants du large, tout autour de l'islet aux Morts et de l'île Rouge, où le troupeau de loups-marins avait tendance à se regrouper.

La chasse débutait habituellement à la Toussaint. Il y avait deux chasseurs par canot: le premier tenait le gouvernail à l'arrière et le second, à l'avant, maniait le harpon. Avec le temps, le fusil a remplacé le harpon et « un bon coup de fusil rapportait bien vingt piastres ». La chasse était souvent très bonne: en hiver, de trois à six loups-marins par canot; en été on revenait avec une dizaine de bêtes parfois.

Il était quand même bien loin ce temps – il y a trois siècles, aux tout débuts



L'embouchure de la rivière Saguenay et Tadoussac vue du St-Laurent. Aquarelle de Augustus Terrick, 1844. (ANQ)

de la colonie— où les navires venus de Bayonne ou de La Rochelle pour chasser la baleine se comptaient par dizaines. Dans leur Journal, les Jésuites racontent qu'en une seule semaine de 1659, Couillard de Lespinay aurait ramené 220 loups-marins de l'île Rouge.

Arthur Buies a aussi parlé de Tadoussac

Quelques années avant que le notaire Joseph-Edmond Roy nous livre sa monographie, Arthur Buies, en 1880, dans une Étude historique, géographique, industrielle et agricole consacrée au «Saguenay et à la vallée du lac Saint-Jean», se permettait lui aussi quelques réflexions sur Tadoussac, «un des plus anciens noms connus de la Nouvelle-France». L'auteur a vite remarqué la vocation touristique du petit poste qui depuis une vingtaine d'années aurait «abandonné sa physionomie sauvage pour revêtir petit à petit celle d'un rendez-vous favori des touristes», américains surtout qui se laissent rapidement séduire par «le Tadoussac moderne avec ses élégants cottages, ses embellissements et ses métamorphoses».

Du P. Laure (1640) au P. La Brosse (1782), les Jésuites passèrent près de 150 ans à Tadoussac où ils étaient tout autant explorateurs et découvreurs que missionnaires. Et déjà, en 1864, dans un rapport préparé sur la mission de Tadoussac, il était question, selon les sources citées par Buies, que ce lieu devienne «le rendez-vous d'un grand nombre d'étrangers pour lesquels on veut préparer un bel hôtel». C'était là en vérité une confiance du curé de l'époque, l'abbé Augustin Bernier.

Mais pendant qu'on vit d'espoir, trente familles s'adonnent, tant bien que mal, à la culture des champs alors qu'une vingtaine d'autres trimaient dur dans les chantiers de M. Price. Il semble bien que ce «bel hôtel» dont on avait évoqué la construction fut bel et bien érigé mais il n'apporta pas la richesse qui aurait dû suivre son apparition. C'est ainsi que Buies écrit «l'élégant et vaste hôtel, construit en 1867 pour les touristes et les voyageurs étrangers, alors que Tadoussac était dans sa plus belle vague, n'ayant pas donné les bénéfices qu'on en attendait, M. Price en a

acheté une moitié et l'autre moitié a été acquise en société...»

Quoiqu'il en soit, on a parfois l'impression, à lire les divers auteurs, qu'il y eut depuis un temps immémorial un hôtel de prestige à Tadoussac. Les explications d'Arthur Buies, souvent confuses, ne nous éclairent qu'assez peu sur cette partie de la petite histoire des lieux. Mais comme le fera le notaire Joseph-Edmond Roy une dizaine d'années plus tard, Buies est ébloui par la vue panoramique dont jouissent les pensionnaires de l'hôtel... «Le long du chemin qui conduit du quai où abordent les bateaux de la compagnie Saint-Laurent, jusqu'à l'hôtel qui est bâti sur un cap d'où la vue s'étend indéfiniment au loin, embrasant, de chaque côté du fleuve, un panorama d'un cadre immense, il y a une vingtaine d'élégants cottages accompagnés de jardins gracieux...» Bien sûr, on aurait pu s'en douter, douze de ces cottages appartiennent aux MM. Price. Et l'été, pendant que Price s'enrichit et contrôle la villégiature, «les gens se mettent au service des étrangers, les font promener en chaloupe ou en canot, font la chasse au loup-marin...»

Et trois milles plus bas que Tadoussac, les MM. Price possèdent un moulin à scie, au lieu dit Rivière-à-Baude, qui donne de l'emploi à 20 ou 25 hommes, juste ce qu'il faut pour expédier deux cargaisons de bois vers l'Angleterre chaque année. Ces messieurs possèdent aussi un autre moulin aux Petites Bergeronnes.

Champlain passe un été à Tadoussac

Dans le récit du «Voyage du Sieur de Champlain fait en l'an 1603», on peut véritablement prendre connaissance du tout premier rapport d'études consacré au Saint-Laurent, à sa vallée et à quelques-uns de ses affluents. Parti le 15 mars 1603 de Honfleur, la *Bonne Renommée* mouilla l'ancre devant Tadoussac le 24 mai, après avoir longé la côte de la Gaspésie jusqu'à la hauteur du Bic. Comme l'écrit lui-même Samuel de Champlain dans son «Brief Discours». Pendant les quatre mois qu'il employa à visiter et découvrir le pays, Champlain choisit Tadoussac comme pied-à-terre. Toutes ses expéditions s'effectuèrent au départ de Tadoussac. Les premiers jours

furent utilisés pour faire connaissance avec les Sauvages,

Ce n'est que le 11 juin qu'on s'engagea dans la rivière Saguenay, sur une quinzaine de lieues tout au plus. Quelques jours plus tard, le 18 juin, Champlain et une partie de son équipage commencèrent à remonter le fleuve en direction du Sault-Saint-Louis (rapides de Lachine). Devant l'impossibilité de franchir le «sault», Champlain s'informa auprès des Indiens... «de la fin de la rivière», c'est-à-dire de ce qu'il y avait au-delà du dit saut. Le 4 juillet, on remonte dans les barques pour atteindre Tadoussac quatre jours plus tard. Déjà le vendredi 11 juillet Champlain s'embarque sans délai pour Gaspé qu'il toucha le 15. C'est le temps des visites: isle Bonaventure, rocher Percé, rivière York, baie des Chaleurs. Le 19 suivant, on reprend la direction de Tadoussac où l'on est de retour le 3 août. On organise la rentrée en France et le 16 on met le cap sur Percé que l'on atteindra après deux jours de navigation seulement. Surprise: le sieur Prévert, de Saint-Malo, était sur les lieux. Le bateau de ce dernier et celui de Champlain reprendront la mer ensemble le 24 août. «Par la grâce de Dieu», écrit Champlain, «nous arrivâmes, avec contentement d'un chacun, au port du Havre-de-grâce le 20 septembre 1603».

Pour connaître ce que Champlain a rapporté comme notes et mémoires sur Tadoussac et sa région, sur la Gaspésie et sur le fleuve, ainsi que sur les hommes et les femmes qui habitaient le pays en ce temps-là, il faut lire son «Brief Discours»...

On y apprend, entre autres, que Tadoussac est «un port qui fait comme une anse, à l'entrée de la rivière du Saguenay» et que le dit port «est petit, où il ne pourrait [abriter] que dix ou douze vaisseaux». Pour leur part, les Jésuites, dans leurs *Relations*, écrivent «un des Anciens m'a dit qu'il a vu jusqu'à vingt navires dans le port de Tadoussac».

Rappelons-nous toujours, comme le souligne si justement l'arpenteur Joseph Bouchette, que Tadoussac fut le plus considérable des Postes du Roi et l'un des premiers sites de peuplement d'origine européenne permanent en Amérique du Nord.